Document generated on 08/13/2025 9:39 a.m.

Québec français

La première fois

Pierre Gobeil

Number 130, Summer 2003

La littérature américaine

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55714ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gobeil, P. (2003). La première fois. *Québec français*, (130), 45–47.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La première fois

par Pierre Gobeil*

Les premières amours ont des exigences qui n'appartiennent qu'à elles et ce qui me frappe lorsque je me penche sur les quelques auteurs américains qui ont influencé l'écrivain que j'allais être, c'est de constater combien ils ne sont qu'une poignée de classiques se comptant sur les doigts de la main, et de réaliser jusqu'à quel point leur fréquentation s'est déroulée sur une période de temps courte et précise.

Rien à voir ici avec ma connaissance de la littérature française constituée de dizaines d'auteurs s'échelonnant sur diverses époques, et peu de rapport non plus avec mon expérience de la littérature québécoise qui, elle, est venue plus tard dans mon cheminement, s'est poursuivie et continue de s'élaborer au fil des titres et des rencontres.

Jamais de ces Étatsuniens dont personne n'a entendu parler et jamais, comme il m'arrive souvent avec des auteurs venus d'ailleurs, de relecture ou de suivi pour me remémorer un détail ou une impression précise.

À ce chapitre, mon rapport à la littérature américaine est unique. Comme si, pour être à la hauteur du continent qui les avait vu naître, les plus grands avaient fait table rase de tout ce qui viendrait par la suite.

Et force m'est de constater que les premières amours ont parfois cette intransigeance-là.

* * *

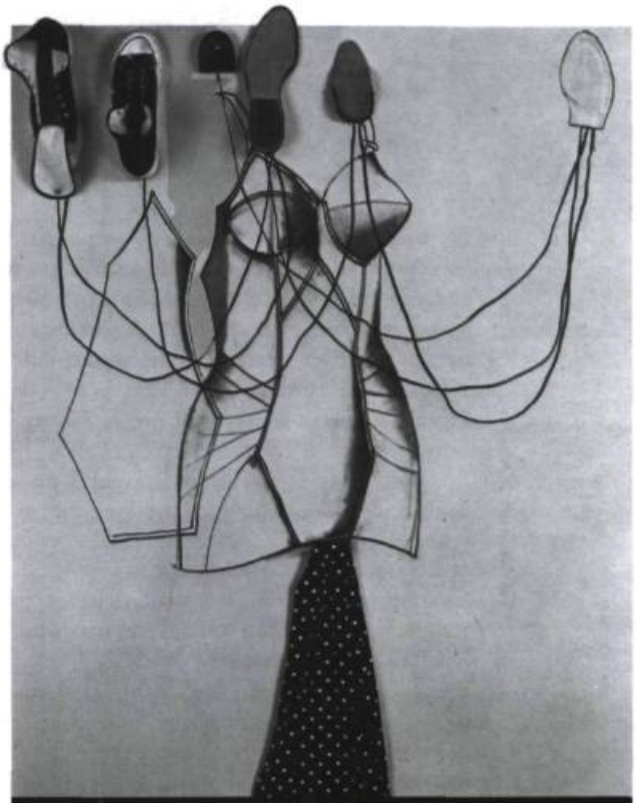
Je lis là où me mène le hasard, sans prendre de notes, sans jamais épuiser une œuvre non plus et s'il m'arrive de penser que mon manque de curiosité m'a fait passer à côté de bien des aventures, il m'arrive aussi de croire qu'il est cette aptitude à repérer rapidement l'essentiel. Il est une forme de *speed dating*, comme c'est la mode dans les agences de rencontre, et il est à toutes fins utiles le seul véritable moteur qui vous pousse à aller de l'avant.

Aucun regret donc.

Parce qu'ils ont bien fini par me transformer, ces quelques géants regroupés au mitan du siècle dernier, plus marqué qu'influencé en fait… et bien que je ne sois pas en mesure d'apporter quelque éclairage nouveau à leur travail déjà mille fois commenté, je peux cependant certifier que leurs mots, leurs phrases et les images dont ils ont abreuvé les heures de lecture de mon adolescence… des impressions parfois difficilement vérifiables… ont contribué, plus que toute autre expérience auparavant, au fait que j'ai voulu devenir écrivain.

Et que la beauté dans ma vie date de ces heures-là.

* * *



Jim Dine, *All in One Lycra Plus Attachments*, 1965

J'ai 15 ans.

Chicoutimi, c'est pas précisément le Sud.

Lecteur assez moyen si on se resitue dans le contexte d'une école secondaire de la fin des années soixante, lorsque le hasard fait que je tombe sur *Le bruit et la fureur* de William Faulkner avec en prime – en préface ou sur la quatrième de couverture, j'ai oublié les détails – une phrase qui dit que l'auteur s'est pris d'affection pour son personnage.

J'ai 15 ans.

L'œuvre est dense, envoûtante… le monologue intérieur (je n'avais jamais entendu parler de la technique avant…) porte à la confusion, c'est sûr, mais la confusion ça me connaît, il y a tous les jours l'autobus scolaire, les profs, les terrains de sports, les cours de maths, de chimie, de bio… pourtant j'ai la chance – j'ai déjà parlé du hasard, peut-être me faudrait-il parler de la chance – parce que j'ai la chance de me laisser porter par l'amour que Faulkner porte à Caddy.

Sans trop chercher à comprendre.

Les Noirs témoins de la folie des Blancs. L'idiot qui hurle en respirant le chèvrefeuille parce que le chèvrefeuille lui rappelle l'odeur de Caddy. Caddy qui se donne aux jeunes gens de la ville…

Je crois que c'est comme ça qu'il faut lire Faulkner.

Une image, ça tient au fond de la poche ou au creux de la main ; mais qui a dit qu'on ne pouvait pas vivre toute sa vie avec la juxtaposition de deux mots et l'image imprécise d'une fuite dans la nuit ?

Dans *Lumières d'août*, un homme se sauve devant une maison en flammes et depuis plus de 30 ans, je pense à ça.

* * *

J'ai 20 ans.

Chicoutimi, c'est pas précisément le Sud, mais quand c'est l'hiver, c'est l'hiver et pour ne pas crouler sous la tristesse qui s'est installée depuis mon passage du cégep à l'université, chaque semaine je monte vers le Cap-au-Leste où j'ai repéré une cabane qui surplombe le fjord.

C'est loin, plus beau que tout ce qu'on pourrait dire et écrire, mais -40°C, ça ne pardonne pas. Mon cousin a perdu ses mains dans une aventure pareille, il y a quelques années ; ma mère, même les voisins s'inquiètent. Pourtant, j'ai dans mon sac *L'attrape-cœurs* de Jerome David Salinger et je m'apprête à vivre la plus formidable expérience de lecture qui soit.

Un style que je n'ai jamais lu avant. Une voix, une façon de dire tout à fait différente de ce que j'ai rencontré jusque-là. En fait ce ne sont pas tant les choses racontées qui sont nouvelles mais la manière dont elles sont rapportées et dès les premières lignes, parce que l'auteur apostrophe son lecteur, plus que par tout autre livre auparavant, je me sens directement concerné par ce que j'ai sous les yeux. C'est comme si l'objet livre s'effaçait. Je suis là, dans l'air glacial du Nord, et c'est à moi qu'on parle. La chose est tellement nouvelle que, pour me rassurer, ma main tâte le papier.

L'effet est fulgurant. Et le mot n'est pas trop fort. Renversant par exemple, ce ne serait pas assez.

À cette époque où j'en suis venu à croire que seuls le ciel ou la voie lactée peuvent être des interlocuteurs valables, voilà que quelqu'un se présente avec tout ce qu'il y a de révolte et juste ce qu'il faut de sagesse pour m'aborder. Et non seulement cet écrivain va-t-il me dire qu'il comprend cet enfermement qui est le mien, mais par son audace et son originalité, par son style unique en fait, il viendra me confirmer que je n'ai pas à suivre de voies toutes tracées d'avance pour faire mon chemin.

« La jeunesse, c'est de vouloir mourir pour une idée, – je cite de mémoire – alors que la maturité, c'est d'accepter de vivre humblement pour elle ».

Parce qu'il a la manière, tout porte et Salinger est pour moi le plus grand styliste qui soit.

À Québec, bien des années plus tard, j'ai remarqué que plusieurs des étudiants venus des États-Unis et qui devaient avoir 13 ou 14 ans trimbalaient un exemplaire de *L'attrape-cœurs* avec eux. Et je les enviais. D'avoir des classiques aussi proches, aussi vivants ; d'avoir des amis aussi inconditionnels dans leur poche de jeans ou sous leur oreiller.

Le hasard fait parfois mal les choses ? Il m'arrive de penser que j'aurais dû découvrir *The Catcher In The Rye* avant. Mais qui veut être humble à 13 ans et qu'est ce qu'on deviendrait si les livres se mettaient à se lire selon un ordre établi ?

* * *

La vie est un roman.

Il est urgent de vivre. Aussi après les blessures de l'enfance et cet envoûtement venu du Sud où il est désormais certain que le monde est grand, voilà qu'il est temps que quelqu'un m'apprenne que « seuls les toréadors vivent vraiment » et que le temps d'une larme versée au petit matin pourra toujours venir tout racheter.

Le soleil se lève aussi.

Ce n'est pas pour rien qu'on a tendance à surnommer Ernest Hemingway « Papa ».

Bien sûr, chez lui, il y a le style elliptique, « coup de poing », où on ne tolère aucun ornement, mais avec lui l'image de l'homme se superpose tellement aux textes qui l'ont fait naître qu'il m'apparaît d'abord inutile de tenter de les dissocier.

Paris est une fête... Tous mes voyages, toutes mes fugues et toutes mes audaces de ce temps-là, c'est à Ernest Hemingway que je les dois. Et parce que je veux tellement faire comme lui, je pars pour Pampelune en 75, me mets à boire de l'alcool et voudrais bien me battre dans les bars de temps en temps.

À un moment donné, la figure de l'auteur est même si forte qu'elle risque de faire disparaître l'écriture et la discipline à laquelle il faut se soumettre pour y accéder.

Puis voilà que le hasard qui est quand même un fieffé coquin fait que je tombe sur cette phrase qui veut que dans *Îles à la dérive* l'auteur se décrit comme il se voit, ou comme il voudrait être.

À Chicoutimi, dans les années soixante, la tare suprême est de se prendre pour un autre.

On peut donc être Ernest Hemingway et vouloir être écrivain, décider de se voir écrivain et on peut donc être Ernest Hemingway et vouloir être Ernest Hemingway ?

Quand je dis que ce sont quelques grands auteurs américains qui m'ont poussé à devenir écrivain, je parle de ça, de ces pairs que je n'avais pas rencontrés ailleurs, de ces profs, de ce père... de ces mots ou ces façons de faire que je n'avais jamais entendus. En me montrant combien le monde était grand, en m'interpellant pour me dire que j'y avais aussi une place et en soulignant à grands traits combien il était enivrant de vivre dans ce monde-là, en un sens, ils ont pallié le reste. C'est extraordinaire quand on y pense le rôle d'un grand écrivain : un grand écrivain, ça pallie le reste du monde...

* * *

Plus tard, mais tout ça dans un laps de temps assez court puisque mon expérience de la littérature américaine s'échelonne sur quelques années seulement, Dos Passos et John Updike viendront couvrir le monde d'un éclairage nouveau et me confirmer que toute expérience humaine, aussi singulière et sauvage qu'elle puisse paraître, n'est jamais autant isolée qu'on le croit, que notre apprentissage n'est pas unique et qu'il est peut-être inutile de tenter d'y échapper.

Je ne me souviens pas des circonstances ni des faits qui entourèrent ma lecture de John Dos Passos mais je me rappelle très bien les sons et la musique qui se dégagent des premières lignes de *Manhattan transfer*, de cette écriture où plusieurs aventures humaines se déroulent si-

multanément pour édifier New York, cette ville singulière qui n'en finit plus d'étonner.

Et je me rappelle que c'est encore un choc.

Jusque-là, la beauté du monde se résumait pour moi à des paysages bucoliques dont les héros avaient plutôt tendance à en être le nombril. Dorénavant, il faudra mettre de côté l'idée du destin solitaire et unique pour faire place à une construction complexe où l'orchestre semble toujours prendre le pas sur le soliste. C'est un peu comme de l'anti-Hemingway. Je m'avance beaucoup en disant cela. C'est pourtant l'image que j'en ai gardée.

Manhattan transfer, *42e parallèle*, *La grosse galette*... Le bruit sourd d'une ville immense réduisant le destin de chacun à bien peu de chose en fait.

J'ai quel âge pour Dos Passos ? Je ne sais pas. C'est moins précis dans ma mémoire. Pas très vieux, j'imagine, puisque ce n'est que beaucoup plus tard que John Updike est venu et continue de venir dessiner le portrait de ce que pourrait être l'âge adulte. De ce qui, à l'encontre des passions dévastatrices de Faulkner ou de cet art de vivre à 100 à l'heure illustré par Hemingway dans sa vie et dans ses livres, constitue les joies plus simples du monde adulte.

Je n'ai pas encore 30 ans mais, par son style, son éclectisme et son intelligence, Updike me permet d'envisager un avenir possible, comme si, à partir de lui, toute la grandeur de cette deuxième partie de la phrase de Salinger qui veut que la maturité, c'est de vivre humblement pour une idée, m'était ainsi révélée.

Des titres magnifiques, *Le jour où le lapin mourut* ou, celui-là qui résume en quelques mots toute une époque, *Quand toutes les femmes étaient enceintes*. Dans un ouvrage plus récent, un couple à la retraite fait un voyage en Europe. La grandeur des choses simples, c'est à John Updike que je la dois.

* * *

Surprise de découvrir, dans *Rabbits'Run*, je crois, que le héros qui regarde sa vie familiale et sa carrière comme si tout ça était maintenant loin derrière lui n'a que... 37 ou 38 ans !

De quoi faire tomber de vélo tout ce qu'il y a de garlot du Plateau qui se promène dans la snow.

* * *

Bien sûr, il y en a eu d'autres. Et il continuera d'y en avoir d'autres. La littérature américaine est immense et il est dérisoire de prétendre l'avoir épuisée en quelques années. Richard Ford par exemple, chef de file de ces écrivains qu'on dit du Montana, me jette par terre à tout coup. À cause des plaines, des montagnes se profilant à l'horizon puis de ces oies sauvages dont on n'en finit plus d'admirer le vol en V. Rick Bass, dont certaines pages ressemblent à des rapports internes de compagnies pétrolières, me rend fou et me donne envie de travailler dans une banque... puis d'autres encore... mais qui me semblent tellement peu nombreux et tellement moins proches que ces quelques grands qui continuent de m'éblouir au tournant d'une phrase ou d'un mot que j'en suis venu à croire que les véritables amours sont comme ça, qu'elles marquent tout ce qui va suivre et qu'on n'en a jamais plus que les doigts d'une seule main.

---

* *Écrivain, auteur de plusieurs romans, dont* Tout l'été dans une cabane à bateau *(Québec/Amérique), prix littéraire de la Bibliothèque centrale de prêt du Saguenay–Lac-Saint-Jean (1988),* La mort de Marlon Brando *(Triptyque, 1989),* Dessins et cartes du territoire *(L'Hexagone, 1993),* Cent jours sur le Mékong. Journal *(L'Hexagone, 1995), et* Sur le toit des maisons *(Lanctôt éditeur, 1998)*

Philip Roth

En 1933, à Newark au New Jersey, naît Philip Roth. Il baigne dans la culture juive pendant toute sa jeunesse et il voyage à Rome et à Londres, avant de s'installer aux États-Unis où il vit encore aujourd'hui. Dès la sortie de son premier roman, *Goodbye, Colombus* (1959), qui décrit la vie d'un jeune Juif de classe moyenne, on s'accorde pour dire que Roth est un auteur de grand talent. Le National Book Award lui est d'ailleurs remis pour cette œuvre dont découle un scénario de film. Roth enseigne l'anglais dans plusieurs universités, édite une série d'ouvrages sur la littérature européenne et introduit Milan Kundera en Amérique. Son dernier roman, *The Humain Stain* (*La tache*, 2000), fait couler beaucoup d'encre et ne fait que renforcer sa réputation déjà bien établie. S'inscrivant à la suite des romans *American Patoral* (*Pastorale américaine*, 1997) et *I Married a Communist* (*J'ai épousé un communiste*, 1998), *The Humain Stain* met en scène une Amérique de l'après-guerre où l'identité et l'individualité sont scrutées et décortiquées. Avec ce roman à la fois brutal et subtil qui traite du mensonge, des apparences et des idées reçues, Roth reçoit le PEN-Faulkner Award. Grâce à son écriture humoristique qui met en scène l'absurdité de la vie quotidienne et qui sensibilise par la dédramatisation, il gagne une multitude d'autres prix et honneurs tels que le Pulitzer Award, le National Medal of Art, décerné par la Maison Blanche, et l'American Academy of Arts and Letters Award. Parce qu'il sait dresser avec un immense talent le portrait d'une Amérique tout à fait contemporaine, Philip Roth est reconnu partout à travers le monde comme étant un écrivain accompli.

Thomas Pynchon

Un des écrivains les plus mystérieux des États-Unis est né en 1937 à Long Island. Diplômé à l'Université de Cornell en tant qu'ingénieur, après une interruption de deux ans où il sert dans la Marine en Virginie, Thomas Pynchon fait partie du comité de rédaction de la revue *Cornell Writer* dans laquelle il publie ses premières nouvelles. Avec son premier roman, *V.*, il obtient le Faulkner Award en 1963. À partir de ce moment, il mène une vie d'errance en se promenant de Mexico à Los Angeles en passant par la Californie. Il échappe aux regards en se cachant dans les chambres d'hôtel et dans sa voiture. Il fuit les photographes et les journalistes, laissant la publicité aux autres écrivains. Malgré cet effacement, *The Crying of Lot 49* (*Vente à la criée du lot 49*, 1966) et *Gravity's Rainbow* (*L'arc-en-ciel de la gravité*, 1973) obtiennent un succès retentissant auprès des critiques et du public. Avec *Gravity's Rainbow*, il gagne le National Book Award, mais il ne se présente pas en personne pour le recevoir, préférant envoyer un clown pour le représenter. Le culte du secret qui entoure sa vie se retrouve aussi dans ses œuvres. Celles-ci, que l'on qualifie de postmodernes et surréalistes, possèdent plusieurs facettes. À la fois humoristiques et ironiques, elles sont une réécriture constante de l'histoire américaine. Par leur caractère innovateur et complexe, les œuvres de Thomas Pynchon sont mises au premier rang dans la plupart des départements d'anglais des universités à travers le monde, faisant ainsi de leur auteur une des figures les plus importantes de la littérature contemporaine.